



FÉVRIER 1975 Image baptisée *Les volontaires*. À cause de l'état du terrain de foot ?

Moisson miraculeuse

Pendant dix ans, Madeleine de Sinéty a photographié le quotidien d'un village breton dans les années 1970-1980. Un ouvrage émouvant et intense qui montre un monde disparu.



Madeleine de Sinéty *La Moisson - Famille Bodin, Bas Morand, août 1974*



Un village
par Madeleine de Sinéty
éd. GwinZegal • 180 p. • 35 €

Eté 1972. Après des vacances passées à la mer, sur les côtes bretonnes, Madeleine de Sinéty rentre à Paris, où elle travaille comme illustratrice pour des journaux et des revues. Sur la route, ça bouchonne. Elle quitte la nationale et tombe sur un village, Poilley, à une soixantaine de kilomètres au nord de Rennes. Enchantée par le cadre, rustique à souhait, elle décide d'y passer la nuit. Elle y restera près de dix ans, photographiant jour après jour la vie du bourg et des champs, à une époque où les chevaux tiraient encore des charrettes, où les vaches étaient traites à la main matin et soir, et où les bals en plein air faisaient danser jeunes et vieux bras dessus, bras dessous. C'était dans les années 1970. Il y a un siècle. Il y a une éternité.

Les clichés, publiés dans *Un village* et présentés au centre d'art guingampais de GwinZegal (en attendant une prochaine exposition au musée Nicéphore Niépce de Chalon-sur-Saône, où sont conservées les archives), ne constituent qu'une partie infime des quelque 33 280 diapositives couleur et des 23 076 négatifs noir et blanc que Madeleine de Sinéty laissa à sa mort, en 2011. Ces images teintées de la lumière des origines, éclairées par les mines comblées des enfants jouant à travers champs ou par celles, soulagées, des fermiers qui, sans attendre d'avoir achevé la moisson, s'envoient une rasade de cidre bien méritée, suffisent pourtant à émouvoir. Sans doute, quand on les découvre aujourd'hui, tirent-elles sur la corde sensible de la nostalgie

d'une douce France, rythmée par les saisons et les rites simples des villageois. Sans doute exhubérantes une manière de vivre que la «rurbanisation», ses pavillons accolés et le passage à une agriculture intensive ont enfoui dans des hangars en tôle ondulée d'où les bêtes ne sortent plus.

Madeleine de Sinéty a d'ailleurs pu mesurer la portée mémorielle de son travail, près de dix ans après avoir quitté Poilly et s'être installée aux États-Unis, lorsqu'elle reçut du maître une lettre accompagnée d'un billet d'avion, la priant de revenir «photographier le village avant qu'il ne soit trop tard». Ce qu'elle fit dans les années 1990, constatant les dégâts: «J'ai été très impressionnée par l'ampleur des changements survenus en si peu de temps. Les plus petites fermes ont disparu, la plupart des talus ont été abattus, les champs élargis pour ouvrir le passage aux imposantes machines agricoles modernes.»

Des images plus subjectives que réelles

Étonnamment, loin de céder au pessimisme rétrograde, elle reconnaît aussi «avoir vu se dérouler la continuité d'une histoire que je n'avais pas consciemment projeté de photographier.

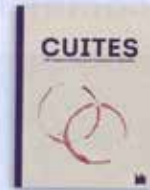
À travers les inévitables bouleversements de la vie moderne, c'est l'histoire d'une relation qui n'a pas fondamentalement changé: celle des habitants d'un petit village entre eux, et avec la terre qu'ils travaillent et le bétail qu'ils élèvent». Ces mots disent tout l'optimisme et la joie de vivre de la photographe, dont les images sont finalement le reflet.

Pétrées d'une douceur, d'une beauté et d'une grâce simples, elles témoignent davantage d'un regard assumant sa subjectivité que d'une réalité des choses et de la vie. Elle capture uniquement ce qu'elle veut, ce qui rentre dans son cadre, ce qui l'attire, l'inspire. Ce qui lui ressemble. Gageons alors que ces images sont aussi, en creux, un portrait de Madeleine de Sinéty. Et qu'elle se reconnaît dans chacun de ses personnages.

À commencer par cette vieille femme, dénouant dans un geste apaisé ses longs cheveux gris en fermant les yeux. Ou ce jeune homme qui, un dimanche matin, sur un terrain gras et boueux, shoote dans un ballon de football avec une énergie telle que son pied semble toucher le ciel. Il y a encore cette petite, en couverture du livre: accoudée à la table de la cuisine, une télé éteinte en arrière-plan, elle nous fixe intensément, nous interpelle. Ses grands yeux bleus braqués, pleins de la bonté généreuse dont l'enfance est capable, sur Madeleine de Sinéty à l'époque, et sur nous aujourd'hui. Le monde ressemble-t-il, cinquante ans plus tard, à celui que contemplait cette enfant? J. L.

À VOIR

eUn villages jusqu'au 17 janvier • centre d'art GuinZegol
4, rue Auguste Pavie • 22200 Guingamp • 02 96 44 27 78
guinzequil.com



Cuites – 60 recettes faciles pour les amateurs difficiles
éd. Humain Humains
156 p. • 19,90 €

Indispensable pour les fêtes : le livre des recettes détox

Yeux vitreux, coton dans la tête, cheveux qui piquent, gencives qui grattent ? Voici l'ouvrage idéal pour remédier à la gueule de bois et faire des lendemains de cuites des moments qui chantent. Au menu : shot aux huîtres et gingembre, bouillon épicié, smoothie betterave-avocat, cocktail de bière salé, toast au labneh, soupe provençale, nouilles froides aux palourdes, haddock fumé, pancakes japonais, moules thail... Soixante chefs nous livrent leurs recettes miracles pour passer les fêtes la tête haute. **D. B.**



L'Art qui guérit
par Pierre Lemerquis (préface de Boris Cyrulnik)
éd. Hazan • 192 p. • 25 €

Les vertus de l'art sur le cerveau

Saviez-vous que la Tentation de saint Antoine (vers 1500) de Jérôme Bosch est un véritable atlas de signes cliniques de l'ergotisme (maladie courante à son époque) ? Croyez-vous en la puissance des ex-voto ? Vous sentez-vous moins seuls face aux autoportraits mélancoliques de Dürer et Van Gogh ? Pourquoi les Nanas de Niki de Saint Phalle nous enchantent et nous troublent autant ? C'est à un musée imaginaire de l'art qui guérit que nous invite le neurologue Pierre Lemerquis, accompagné du neuropsychiatre et écrivain Boris Cyrulnik. Les œuvres ici réunies, depuis les grottes préhistoriques jusqu'au street art, démontrent les vertus positives de l'art sur le cerveau et nous révèlent les secrets de fonctionnement de l'empathie esthétique. Ou comment nos neurones interagissent avec la création. **D. B.**



Le Livre des larves
par Marion Zilio
éd. PUF • 204 p. • 17 €

Tous des larves !

Jugée infâme, répugnante d'aspect, associée aux parasites, à la putréfaction, à un état léthargique, la larve est aussi synonyme de transformation et de vie. Docteure en esthétique, critique et commissaire d'exposition, Marion Zilio a fait de cette forme embryonnaire qui grouille notre alter ego animal et le point de départ d'un essai redoutable et stimulant sur les modes de fonctionnement des sociétés humaines. Convoquant des artistes comme Pierre Huyghe (qui travaille avec des matières ou espèces vivantes) et Hubert Duprat (connu pour ses sculptures façonnées à partir de trichoptères), le texte fait de nous des larves, des cafards semblables à Gregor Samsa (le héros de la Métamorphose de Kafka), invités à reconsidérer notre rapport au monde. **D. B.**

Photo/ Hannah Darabi, Iran de perles

A Guingamp, une belle expo capture l'âme et la culture pop de «Tehrangeles», portion de Los Angeles modelée par et pour la diaspora iranienne.

Sur une photo au format carré, Los Angeles se dévoile sans tout à fait le faire franchement. Façon fantôme, son reflet s'imprime sur un tapis oriental tendu derrière une vitrine. Une histoire de rêve californien retourné sur lui-même, timide mais présent : on y devine le soleil et la silhouette d'un panneau publicitaire comme la ville sait en accueillir par centaines au bord de ses larges avenues où l'automobiliste est roi. Puis il y a ce mot, gravé sur le tapis, «Azad», «libre» en persan. L'évanescence image de LA nous salue à l'entrée comme à la sortie de la belle exposition «Soleil of Persian Square», de la photographe Hannah Darabi, au centre d'art de GwinZegal, à Guingamp (Côtes-d'Armor). L'artiste et éditrice iranienne, née en 1981 – dont *Libération* avait évoqué le travail en 2019 –, a commencé à immortaliser en 2017 la diaspora à L.A. depuis la révolution de 1979 en Iran, la chute de la monarchie et la mise en place d'un régime théocratique aux valeurs islamiques traditionnelles.

Fantômes. Avec une première vague d'immigration sans précédent, le peuple iranien s'est dispersé, beaucoup aux États-Unis dont un tiers de ceux-là à Los Angeles ou ses villes alentour, dans le comté d'Orange. Hannah Darabi, qui vit et travaille en France depuis quatorze ans, s'est rendue en 2006 dans la ville tentaculaire pour voir de la famille, découvrant dans un même temps les mille et une publicités, les décors de carton-pâte dominant les avenues, les réseaux d'autoroutes se déployant comme autant de vermicelles noyés dans un

bouillon d'American Dream. Le fameux rêve retourné porte ce très joli nom : «Tehrangeles», soit une ville improvisée faite par et pour la diaspora, dont l'épicentre se trouve au croisement de Westwood Boulevard et Ohio Avenue. Dans les images de «Soleil of Persian Square», on en découvre quelques habitants, dont Hannah Darabi s'est approchée, réalisant pour chacun un double portrait ; comme une séquence, un décalage pour éviter l'écueil du portrait unique cristallisant tous les fantasmes et gimmicks esthétisants que l'on risquerait de coller sur une personne exilée. Puis, il y a aussi ces images de parkings et carrefours, où se dressent façon vigies les enseignes et panneaux publicitaires américains, latino-américains, mais aussi iraniens avec écriture perse, pour des pharmacies, des compagnies de nettoyeurs, des services de catering, etc. Des messages partout, tout le temps, élevés au rang de guides pour savoir où aller, que manger, où investir... Hannah Darabi, rencontrée quelques heures avant le vermissage de son exposition, nous montre une image d'autoroute : sur le bord, là, en cas d'accident de voiture, vous pouvez trouver sur un panneau le numéro d'un avocat à appeler immédiatement.

Avec l'artiste, nous dérivons sur la pop iranienne car comment évoquer Tehrangeles sans parler aussi de Los Angeles, nom donné au courant musical qui se développe à Los Angeles depuis l'arrivée d'un grand nombre de musiciens de cabaret et de vedettes de plateaux téléés, chanteurs, chanteuses, producteurs iraniens rejetés par la morale islamique (car

jugés provocateurs et vils descendants du consumérisme américain).

«**Intrépide.**» Sur un mur de l'expo trônent en mosaïque les reproductions hautes en couleurs et agrandies de jaquettes de cassettes audio pop, circa années 80-90, donnant à voir avec recul les figures qui ont porté ou portent encore ce courant musical en plein essor : la chanteuse Leila Forouhar, dédoublée sur sa pochette – rapport à la crise identitaire vécue, entre la culture laissée derrière elle et celle, nouvelle, qu'elle a dû adopter – ou encore le duo pop Andy & Kouros avec leur musique très dansante, son rythme 6/8 (ou *shesh-o-hashst*), très populaire dans la pop iranienne. «*Les intellectuels ont toujours considéré ça comme une musique non savante, non noble. Mais c'est pourtant ce qui nous relie dans le monde entier, nous dit Hannah Darabi. Quand un iranien entend de la musique pop, son corps bouge.*» Cette musique irrigue la production de «*Filmfarsi*», ces films d'amour iraniens avec scénarios très simples et tensions tragiques, copiés essentiellement sur Bollywood



Tehrangeles, ville aux mille publicités et décors de carton-pâte. HANNAH DARABI

et souvent accompagnés de danses et de chants. «*La question des classes sociales y est soulevée avec la bourgeoisie incarnée par la fille impossible à avoir et le garçon amoureux, prolétaire, qui refuse son destin. Cet homme-là possède souvent une moto en symbole de liberté.*» C'est le cas dans *Hamsafar* (1975) de Masoud Asadollah, film dont un extrait est diffusé dans l'exposition et où l'on voit le héros princé-

pal sauver une femme de la noyade (la diva iranienne Googoosh, dont la musique irradie le film) avant de la déposer sur le sable où repose aussi, comme une autre bien-aimée, une moto allongée. On a vu d'ailleurs, traduit sur les murs du centre d'art, les mots de la chanteuse qui disait : «*Regarde comme je suis intrépide, comme je suis intrépide. Je galope en marge des vieux contes, regarde avec obstination. Je construis dans ce*

froid, une nouvelle saison pour l'amour.» C'est ainsi que l'on repart avec un peu de Tehrangeles en nous, quelques histoires d'exil et ces mots chantés, dénigrés mais jamais égaux, qui sonnent comme une perpétuelle révolution.

J.P.I.

SOLEIL OF PERSIAN SQUARE
de HANNAH DARABI
Au centre d'art de GwinZegal (Guingamp) jusqu'au 5 juin.



MÉMOIRES D'UN TOURISTE BERTRAND DEZOTEUX

EXPOSITION
DU 18 FÉVRIER AU 24 AVRIL 2022

HAB GALERIE
PARC DES CHANTIERS (ÎLE DE NANTES)
T. 0892 464 464 SERVICE CLIENTÈLE + PRIX APPEL
WWW.LEVOYAGEANANTES.FR



Guingamp

Qui veut s'amuser à la prison avec GwinZegal ?



Tous les mercredis, de 14 h à 18 h 30, c'est le temps des petits à la prison avec des jeux à faire en famille pour découvrir autrement l'exposition en cours. Photo:GwinZegal

Le centre d'art GwinZegal propose des animations pour les familles et le très jeune public à la prison de Guingamp. De bons plans pour s'occuper durant les vacances scolaires.

1 Une visite contée

Tous les mercredis et les samedis, de 15 h à 16 h, pendant les vacances scolaires (le mercredi uniquement en période scolaire), Manon, actuellement en service civique au centre d'art GwinZegal, propose une visite contée pour les petits (gratuite, à partir de trois ans) de l'exposition d'Hannah Darabi, Soleil of Persian Square. À l'issue de cette visite contée, un atelier plastique est proposé aux enfants de 3 à 7 ans et leurs parents.

« Imagine Aram et ses musiciens » est un atelier dans lequel les enfants peuvent recréer le héros du conte tel qu'ils l'ont imaginé durant la visite par le dessin et le collage de

photographies. Chaque enfant peut repartir avec sa création à la maison.

2 Le temps des petits

Tous les mercredis, de 14 h à 18 h 30, des jeux à faire en famille pour découvrir autrement l'exposition en cours, sont proposés en accès libre. Pour les tout-petits : manipulations, jeux visuels, trouver l'intrus, retrouver des détails dans les photographies, jeu des silhouettes, qui suis-je ? Mais aussi des livres, des jouets optiques pour s'interroger et découvrir ses sens. À partir de 7 ans : un livret-jeu pour accompagner son enfant dans la découverte de l'exposition. D'autres propositions seront faites pour les plus grands à partir du 25 avril.

3 Expo sandwich

Tous les premiers jeudis du mois, sur la pause du midi, de 12 h 30 à 13 h 30, le public peut venir découvrir l'exposition de la photographe iranienne Hannah Darabi, Soleil of Persian Square en accès libre. Cette expo sandwich est une visite guidée autour du travail de l'artiste, mêlant à la fois photographie urbaine des rues de la ville fictive de Tehrangles et musique populaire iranienne des années 1980-1990 produites à Los Angeles.

Et, à l'issue de la visite, GwinZegal offre le café. Un moment d'échange autour de l'exposition.

4 Visite en anglais

Pour découvrir autrement l'exposition actuelle, Soleil of Persian Square de la photographe iranienne Hannah Darabi, le centre d'art a mis en place, pour les scolaires et les groupes, des visites guidées en anglais du lundi au vendredi, afin d'appréhender l'œuvre de l'artiste d'une tout autre manière et de faire l'expérience d'une visite guidée dans une autre langue. Gratuit sur réservation auprès de Lisa Bernard, médiatrice culturelle, tél. 02 96 44 27 78 ou courriel : visite@gwinzegal.com

5 Sélection du mois

Tous les mois, les visiteurs peuvent avoir accès librement à une sélection thématique d'ouvrages issue du centre de ressources du centre d'art GwinZegal. Ce mois-ci : « Les rebelles Américains ». À consulter sur place.

Pratique

Centre d'art GwinZegal, ancienne prison de Guingamp, 4, rue Auguste-Pavie, Contact : tél. 02 96 44 27 78 ou courriel : info@gwinzegal.com

Guingamp

Toujours plus de visiteurs au centre d'art GwinZegal



L'équipe du centre d'art GwinZegal accueille l'Allemand Sebastian Steumpf pour une résidence artistique d'un mois.

Bien que fermé jusqu'au 12 mai 2021 en raison de la covid-19, le centre d'art GwinZegal a accueilli 10 000 visiteurs, à la prison de Guingamp. La preuve de sa renommée croissante.

Emmanuel Nen

1 Bouillonnement culturel

Installé dans l'ancienne prison de Guingamp depuis avril 2019, le centre d'art GwinZegal a dû fermer ses portes au public jusqu'au 12 mai 2021 en raison de la crise sanitaire. Il n'est pas resté inactif pour autant. « On a programmé des résidences « Essentielles », clin d'œil à la culture qui a été jugée comme non essentielle, avec cinq jeunes de moins de 26 ans. On a rouvert le centre avec Madeleine de Siniéty, dont l'exposition est désormais à Rennes, aux Champs Libres », rappelle Jérôme Sothier, codirecteur de GwinZegal.

2 Le cap des 10 000 visiteurs atteint

Malgré les quatre mois de fermeture, 10 000 personnes se sont rendues, en 2021, dans le centre d'art dédié à la photographie. Soit, depuis l'ouverture en avril 2019, un total de 42 000 visiteurs. « C'est beaucoup pour un lieu culturel », souligne Jérôme Sothier. Et, abonde Claude Le Goux, le président de l'association : « Des gens viennent pour l'exposition et en profitent pour découvrir la prison. Et vice-versa. Nous n'accueillons pas seulement des spécialistes de la culture ».

3 La médiation pour initier le jeune public

GwinZegal est de plus en plus demandée pour les médiations culturelles qu'elle mène auprès des scolaires de Guingamp et bien au-delà. En 2021, 75 groupes ont été accueillis.

« Il y a une prise de conscience des responsables d'établissement, note Jérôme Sothier. Et c'est très cohérent avec le projet 100 % EAC (éducation artistique et culturelle) de la ville. » L'objectif du centre d'art, c'est de mener des actions pédagogiques au sein de la prison puis de les faire rayonner sur différents sites, comme c'est le cas avec le sténopé géant qui a rejoint le collège de Bégard après

une étape au lycée Pavie de Guingamp. « Avec nos médiations et nos voisins chercheurs et étudiants de l'Insep, on devient presque un centre d'art-école. »

4 Toujours un coup d'avance

En ce moment, jusqu'au 5 juin, les visiteurs peuvent (re)découvrir l'exposition « Soleil of Persian Square », de Hannah Darabi. Sachant que la prochaine exposition, « New York », avec des œuvres d'Evelyn Hofer, proposée du 15 juin au 17 octobre, est déjà prête. Et la suivante, pour la fin d'année 2022, est sur le point d'être concrétisée.

« On travaille sur un an et demi à l'avance, car ce sont des coproductions », Evelyn Hofer « est une photographe qui a travaillé sur New York dans les années 1955, en couleurs, ce qui était rare à l'époque. New York est une ville mythique, qui change tout le temps. »

Pratique

Le centre d'art GwinZegal, installé dans l'ancienne prison de Guingamp (1, rue Auguste-Pavie), est ouvert du mercredi au dimanche de 14 h à 18 h 30. À partir du 13 juillet et jusqu'au 4 septembre, ouverture du mercredi au dimanche de 11 h 30 à 18 h 30 en continu.

Guingamp

À GwinZegal, direction New York



Pour la nouvelle exposition de GwinZegal, le directeur artistique Jérôme Sother a choisi de mettre en avant le New York d'Evelyn Hofer.

La nouvelle exposition du centre d'art GwinZegal à Guingamp s'est ouverte ce vendredi 17 juin. Elle plonge les visiteurs dans le New York des années 1960, capturé par la photographe Evelyn Hofer.

Enora Nicolas

● Après Los Angeles, la nouvelle exposition du centre d'art GwinZegal met le cap sur New York. Un New York des années 1960, de la photographe d'origine allemande, Evelyn Hofer. « C'est une artiste importante dont le travail n'a jamais été montré en France, voire en Europe. C'est ce côté découverte qui m'a animé pour cette exposition », explique Jérôme Sother, le directeur artistique de GwinZegal.

De l'Europe à New York

En 1933, la famille Hofer fuit la

montée du nazisme et s'installe à Zurich, en Suisse. C'est là qu'Evelyn Hofer apprend la photographie et développe sa technique. Elle pose ses valises à New York en 1946, espérant entamer une carrière artistique. Elle réalise de nombreuses photos mais peine à obtenir une réelle reconnaissance : « Elle répondait avant tout à des commandes de grands magazines tels que Vogue ou Life. Elle a aussi collaboré avec des auteurs pour illustrer des livres sur des villes : New York, Dublin, Florence... Elle en vivait mais n'était pas vraiment une artiste reconnue. En tout cas, pas de son vivant », souligne Jérôme Sother.

Une artiste singulière

Il faut dire qu'Evelyn Hofer s'inscrit à contre-courant des artistes de son temps. Alors que se développent les appareils photos légers et rapides, permettant de saisir des instants à la volée, la photographe continue d'utiliser la chambre photographique. Cet appareil volumineux sur trépied participe à son style particulier : « Toutes ses photos sont posées. Pourtant, elle parvient à recréer une atmosphère qui peut paraître naturelle », précise Jérôme Sother.

Ce qui détonne aussi, c'est son utilisation de la couleur : « La première expo couleur au MoMA (Museum of Modern Art) se tient en 1976. Pourtant, Evelyn Hofer l'utilise dès ses premières photos. Et grâce à sa technique, le rendu est superbe ».

Un New York populaire

L'exposition balade le visiteur dans le quotidien populaire de New York. La photographe met en lumière les habitants modestes de la ville : barman, marchand de hot-dog, famille sortant de l'église... « Photographier ces gens est un vrai choix d'Evelyn Hofer », note Jérôme Sother. À l'heure du mouvement des droits civiques, l'artiste met en avant le côté cosmopolite de la ville comme, par exemple, dans sa série sur les mariages. On retrouve aussi de nombreuses photos d'enseignes et de devantures. C'est en écho à ces photos que l'exposition s'accompagne de la projection du film « Broadway by Light » de William Klein.

Pratique :

Visible jusqu'au 16 octobre. Ouvert du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30. Entrée libre. Horaires d'été du 13 juillet au 4 septembre de 11 h 30 à 18 h 30.

SÉLECTION

Les grandes expositions de l'été

Les peintures, les gravures, les photos ou les installations se déploient dans toute la France

Sur la route des vacances ou bien près de chez vous, allez rendre visite à l'incontournable Pablo Picasso, à Afro-Américain Arthur Jafa ou à Ndjia, la muse d'André Breton. Vingt-deux expositions à découvrir dans tout l'Hexagone, choisies par les critiques du Monde.

«L'Allemagne des années 1920»

Centre Pompidou, Paris
Elle pourrait concourir au titre d'exposition de l'année : renouant avec les grandes manifestations pluridisciplinaires qui ont fait les belles heures du Centre Pompidou à ses débuts, celle consacrée aux années 1920, mais centrée sur le photographe August Sander et le mouvement de la nouvelle objectivité dresse, en près de 900 pièces (art plastique, architecture, design, cinéma, théâtre, littérature, musique, documents...), un portrait rétrospectivement glapissant de l'Allemagne. À l'origine, une exposition à la Kunsthalle de Mannheim le 14 juin 1925. À la fin, une autre, au même endroit le 4 avril 1933, avec peu ou pas les mêmes titres des mêmes artistes. La première fois, elles étaient regroupées sous le titre «Nouvelle Objectivité. De l'œuvre allemande depuis l'expressionnisme». Pour la dernière, le titre était devenu «Tableaux du hichromisme culturel». La première avait été organisée par le conservateur Gustav Friedrich Hartlaub (1884-1963) ; la seconde par les nazis : en moins de huit ans, l'Allemagne avait basculé.
Jusqu'au 5 septembre.

«La Couleur en fugue»
Fondation Louis Vuitton, Paris

Cinq artistes, de générations très différentes, font exploser la couleur sur les murs - mais aussi les sols et jusqu'aux plafonds - de la Fondation Louis Vuitton. Au point qu'il faut sans doute moins considérer le terme «fugue» dans son sens musical que dans celui appliqué à ceux qui s'échappent du troupeau.
Sam Gilliam (né en 1933), Niels Toroni (1937), Steven Parrino (1958-2005), Katharina Grosse (1966) et Megan Rooney (1985) tous ont puvisés les supports habituels de la couleur. Les trois premiers sont représentés par des œuvres majeures et rarement montrées, les deux derniers sont intervenus in situ, directement sur les murs dans le cas de Megan Rooney, ce que Katharina Grosse fait également (en y incluant le sol) en commentant cette pratique et une installation spécifique. L'ensemble est spectaculaire, voir ne pas dire coloré, et assez évocateur.
Jusqu'au 29 août.

«Shirley Jaffe»
Centre Pompidou, Paris

C'est un bel hommage que rend le Centre Pompidou à Shirley Jaffe (1923-2016) venue d'Elizabeth (New Jersey) à Paris - en passant par New York, où elle étudia à la Cooper Union, mythique école de Manhattan -, ville qu'elle adopta dès 1949.
Durant ses premières années sur les bords de Seine, elle peint dans une veine expressionniste abstraite où se déclinent de nombreuses influences, ou affinités, parfois très contradictoires, de Joan Mitchell à Bram Van Velde.

Cette part de son œuvre, à l'époque très remarquée, avait été un peu oubliée depuis et il faut féliciter le Musée national d'art moderne de l'avoir privilégiée lors de la datation qui lui fut faite en 2019. On conçoit mieux l'interrogation qu'eurent ses contemporains quand, vers 1969, elle se dirigea vers des formes plus géométriques, soit a rebours des évolutions habituelles de l'abstraction, Kandinsky mis à part, qu'elle citait en exemple. Ses tableaux de puis font penser à la musique d'Érik Satie, toujours à deux doigts de la dissonance, voire du chaos, toujours rétablis comme par miracle : à chaque fois, des leçons de composition.
Jusqu'au 29 août.

«Réclamer la terre»
Palais de Tokyo, Paris

Alores que la Terre, comme l'Homme, s'épuise, le palais de Tokyo offre mille occasions de se ressourcer mutuellement. Partir sur les traces d'artistes qui nouent une intense conversation avec la Terre. L'institution nous dévoile notamment une passionnante scène venue d'Australie et de la communauté aborigène. L'exposition s'orchestre ainsi comme un envoi chant des pistes, à la rencontre d'artistes qui travaillent l'eau, le feu, l'air, les végétaux ou les pierres. Ensemble, de l'artiste Assinajaq d'origine Inuk à Kate Newby qui prend soin du bâtiment, ils nous invitent à recomposer cette «communauté du sol» dont parlait la pionnière de l'écologie Rachel Carson dans son fondateur *Printemps silencieux*. Au Palais vous attend un été riche de voir peu entendus jusque-là.
Jusqu'au 24 septembre.

«Jean-Michel Othoniel»
Palais idéal du facteur Cheval, Hauterives

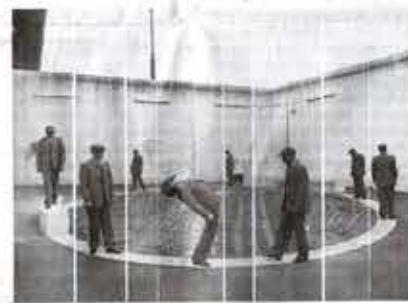
L'installation relève du sacrilège pour les amateurs puristes de l'art brut : les sculptures de verre coloré de Jean-Michel Othoniel dialoguent avec le Palais idéal du facteur Cheval, dont il a de surcroît doté les fenêtres de vitraux de sa conception.
Il se délecte de tout parasitisme, en disant avoir voulu poursuivre un rêve du célèbre postier : celui-ci contraignait sa femme - elle s'en plaignait - à charrier des seaux en haut de la plus haute tour afin d'irriguer les fontaines qu'il avait conçues mais où manquait l'eau courante. Celles, provisoires, d'Othoniel en sont pourvues, son intervention est fort respectueuse du monument, et le résultat est assez magique.
Jusqu'au 6 novembre.

«Des Heurs»

Biennale des arts de Nice
Pour son édition 2022, la Biennale de Nice s'est donnée un sujet très inscrit dans l'histoire de la ville : les Heurs. Il est décliné en onze expositions d'ampleurs et de thématiques très variables. Le plus logique serait de commencer par «Nice, reine des Heurs» au Musée Masséna : elle fixe le cadre historique, économique et social de la production florale. Ces éléments méconnus remis en mémoire, on pourra ensuite choisir son itinéraire : par exemple monter jusqu'au Musée Matisse pour une confrontation entre le maître des lieux et David Hockney qui lâche légèrement dubita-



«Pink Lipstick», de Tom Wood, Série Chelsea Reach. Looking for Love (1984). 17x20x20



«Mouvement perpétuel», de Maxence Riffet (2019).



«L'Utérus doit d'honneur», d'Annette Messager (2021).

tif - il n'est pas si facile pour ce dernier d'être accouché en pareille compagnie. Ou aller jusqu'au 109 pour la part actuelle de la biennale, «Flower Powers», qui démontre que le sujet, loin de disparaître, continue à susciter des variations picturales, photographiques, sculpturales ou d'autres natures artistiques encore.
Jusqu'au 11 décembre.

«Jean-Baptiste Mallet»
Musée Fragonard, Grasse

Jean-Baptiste Mallet (1759-1835) n'est pas le plus connu des artistes qui ont traversé la tourmente de la Révolution, mais c'est sans doute un des plus malins : tandis que la clientèle habituelle des peintres livrait hors de nos frontières la perspective peu riant de la guillotinerie, il se persuadait ceux des nobles hésitants qu'une vie cloîtrée à Paris valait mieux qu'une émigration incertaine dans des contrées lointaines. Pour cela, il peignit des scènes affligées de malheureux nobles dans des robes moquées. À ceux qui restaient, et ne manquaient pas de encreux, il réservait des scènes délicatement libertines après à faire passer le temps en oubliant les sans-culottes. Une redécouverte, grâce à cette exposition subtile et érudite du Musée Fragonard.
Jusqu'au 2 octobre.

«Arthur Jafa»
Fondation LUMA, Arles

Tous les musées se l'arrachent, de Los Angeles à Venise. Mais jamais Arthur Jafa n'avait exposé en France. Pour cette première à la Fondation LUMA à Arles, il se fait pas les choses à moitié : l'essentiel de son travail est rassemblé là, dans une rétrospective à couper le souffle. De ses vidéos apparaît à ses sculptures chargées de l'âme de tout un peuple, le plasticien afro-américain n'épargne pas le visuel. Bien d'accrochant à ce que le mouvement Black Lives Matter se soit retrouvé dans sa vidéo *Love Is the Message: The Message is Death* : la rage, la fureur provoquées par des siècles d'esclavage, suivis d'autres asservissements, éclate dans cet hypnotique montage, emporté par la bande-son de Kanye West, comme dans son autre court-métrage, *White Album*. Lion d'or à la Biennale de Venise 2019. En parallèle, la fondation arlésienne dévoile les fascinantes vidéos de Sky Hopinka, membre de la nation Onondaga, du Wisconsin, qui lui aussi évoque les combats de sa communauté à la façon d'un poète.
Jusqu'au 31 octobre.

«Éric Poitevin»
Musée des beaux-arts, Lyon

Paysages, portraits nus, vanités, plantes, fruits, oiseaux, objets

communs, tableaux, cerfs ou singes morts : Éric Poitevin photographie ces sujets sans transiger sur les règles qu'il a fixées : des fonds le plus souvent blancs, une lumière égale, l'exigence de montrer jusque dans les moindres détails un roseau autant qu'un ballon en plastique.
De la sorte, il confère au plus humble motif comme au plus noble la même présence. Et lui-même étrangeté, parce que les formats des tirages déconcertent - plus réduits ou plus vastes qu'il est d'usage - et parce que les angles de vue sont parfois tout aussi singuliers.

La photographie selon Poitevin n'est jamais séparée d'une réflexion sur les conditions de son exercice, les références qui lèstent son histoire, les significations nombreuses qu'il est possible à chacun d'attribuer à chaque image. Aussi son œuvre donne-t-elle autant à penser qu'à contempler.
Jusqu'au 28 août.

«Picasso et Jacqueline»
Le Doynné, Brioude

Depuis 2008, Jean-Louis Prat, ancien directeur de la Fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence, organise des expositions dans un lieu historique de Brioude, le Doynné. Après Chagall, Miro, De Staël, il présente Picasso, plus pré-

cisément son œuvre ultime, celle de ses vingt dernières années, centrée sur les portraits de sa dernière épouse, Jacqueline Roque. On y trouvera quelques chefs-d'œuvre, rarement vus, comme Jacqueline assise dans un rocking-chair, peint en 1954, un hommage à son ami et concurrent - le seul sans doute qu'il ait reconnu comme tel - Matisse, mort précisément cette année-là. Et cet ex-decès, pensent certains, qui ouvre à nouveau à Picasso les portes de la couleur. Il la réemploie comme jamais, jouant des contrastes, la faisant hurler parfois.

Comme dans Jacqueline en costume turc, peint l'année suivante, où les couleurs peues du vêtement - un clin d'œil aux odalisques de son début - contrastent avec le ton grisâtre de la peau du modèle. A découvrir en quelque soixante-dix œuvres, peintures, céramiques et gravures.
Jusqu'au 16 octobre.

«L'Art dans l'Italie des années 1960-1970»
Mamac, Nice

Sur un sujet trop rarement examiné en France, l'exposition conçue par l'universitaire Valérie Da Costa propose un parcours entre plus d'une centaine d'œuvres de cinquante-six artistes. Deux principes dominent. Le premier est la

Moisson miraculeuse

Pendant dix ans, Madeleine de Sinéty a photographié le quotidien d'un village breton dans les années 1970-1980. Un ouvrage émouvant et intense qui montre un monde disparu.



Madeleine de Sinéty *La Moisson - Famille Bodin, Bas Morand, août 1974*



Un village
par Madeleine de Sinéty
éd. GwinZegal • 180 p. • 35 €

Eté 1972. Après des vacances passées à la mer, sur les côtes bretonnes, Madeleine de Sinéty rentre à Paris, où elle travaille comme illustratrice pour des journaux et des revues. Sur la route, ça bouchonne. Elle quitte la nationale et tombe sur un village, Poilley, à une soixantaine de kilomètres au nord de Rennes. Enchantée par le cadre, rustique à souhait, elle décide d'y passer la nuit. Elle y restera près de dix ans, photographiant jour après jour la vie du bourg et des champs, à une époque où les chevaux tiraient encore des charrettes, où les vaches étaient traitées à la main matin et soir, et où les bals en plein air faisaient danser jeunes et vieux bras dessus, bras dessous. C'était dans les années 1970. Il y a un siècle. Il y a une éternité.

Les clichés, publiés dans *Un village* et présentés au centre d'art guingampais de GwinZegal (en attendant une prochaine exposition au musée Nicéphore Niépce de Chalon-sur-Saône, où sont conservées les archives), ne constituent qu'une partie infime des quelque 33 280 diapositives couleur et des 23 076 négatifs noir et blanc que Madeleine de Sinéty laissa à sa mort, en 2011. Ces images teintées de la lumière des origines, éclairées par les mines comblées des enfants jouant à travers champs ou par celles, soulagées, des fermiers qui, sans attendre d'avoir achevé la moisson, s'envoient une rasade de cidre bien méritée, suffisent pourtant à émouvoir. Sans doute, quand on les découvre aujourd'hui, tirent-elles sur la corde sensible de la nostalgie

New York dans l'objectif d'Evelyn Hofer

L'œuvre de la photographe méconnue sur la ville américaine est présentée au centre d'art GwinZegal de Guingamp

EXPOSITION GUINGAMP (CÔTES-D'ARMOR)

La photographie, prise en 1973, par Evelyn Hofer, sur un toit-terrasse de Soho, à New York, ressemble à une incroyable scène de théâtre : pendus entre deux murs de brique pouilleux, des pantalons et des chemises aux couleurs éclatantes séchent sur un fil, comme des personnages étranges vêtus de rouge et de jaune. Au fond, un bâtiment richement orné au bleu laiteux fait un décor spectaculaire. Et pour ajouter encore à l'aspect théâtral, un escalier s'enfonce dans les ténèbres tandis qu'au premier plan une petite table du même bleu semble attendre qu'un metteur en scène vienne animer toute la scène...

On ne connaît pas grand-chose de l'auteur, la mystérieuse Evelyn Hofer (1922-2009) : son nom a échappé à la plupart des livres d'histoire de la photographie. Au point que le critique du *New York Times* Hilton Kramer, qui aimait son travail, la qualifia dans les années 1970 de « plus célèbre des photographes inconnus aux États-Unis ». L'exposition que lui consacre le centre d'art GwinZegal de Guingamp (Côtes-d'Armor), la première en France, tente de réparer cet oubli à travers une cinquantaine d'images, tantôt en noir et blanc, tantôt avec des couleurs enchanteuses, qui subliment aussi bien un vendeur de hot dog qu'un jeune

La mystérieuse Evelyn Hofer a échappé à la plupart des livres d'histoire de la photographie

cycliste dans un parc. Alors que la photo couleur, longtemps cantonnée à la publicité et à la mode, n'a acquis ses lettres de noblesse dans le monde de l'art que dans les années 1970 – sous l'impulsion des bien connus Stephen Shore et William Eggleston –, on découvre qu'Evelyn Hofer en a fait son terrain favori à partir des années 1950. Cette photographe née en Allemagne, qui a quitté l'Europe dans sa jeunesse pour fuir le régime nazi, s'est formée en Suisse, auprès du photographe Hans Finsler, avant de s'installer à New York. C'est le moment où la presse magazine est toute-puissante : Evelyn Hofer rencontre Alexey Brodovitch, le célèbre directeur artistique du *Harper's Bazaar*, et travaille un temps pour lui. Mais elle n'est pas faite pour les photos de studio ni pour la mode. Elle préfère arpenter les rues de la ville à la rencontre des gens.

Procédé stable et coûteux

A l'époque, la rue est le terrain de jeu préféré de deux grandes figures qui resteront, elles, dans les annales : le Suisse Robert Frank, qui fait un portrait doux-amer du pays avec son livre *Les Américains*, ou William Klein, qui signe des photos brutales et heurtées – son film *Broadway by Light* (1958) est d'ailleurs projeté à Guingamp dans une petite salle. La discrète Evelyn Hofer se positionne à contre-courant de cette photo volée, rapide et virevoltante : au moderne Leica, elle préfère la lourde chambre photographique qui n'autorise que les photos posées. Elle prend le temps de rencontrer les gens et compose ses portraits en peintre, en jouant sur les détails et les couleurs complémentaires.

Si la photographe a parcouru le monde entier avec le même talent de coloriste, l'exposition de Guingamp se concentre sur ses photos de New York, présentées

pour la plupart dans de superbes tirages d'époque, réalisés selon la technique du « dye-transfer », un procédé stable et coûteux aux couleurs profondes. Publiées dans un livre, *New York Proclaimed*, en 1965, réalisé avec l'écrivain Victor Sawdon Pritchett, elles illustrent le sens de la composition d'Evelyn Hofer, mais surtout sa capacité à mettre les gens en confiance, à exprimer leur présence avec douceur et intensité dans l'image – elle a une tendresse particulière pour les habitants des quartiers populaires, qu'il s'agisse d'un démenageur ou de paroissiennes sortant de l'église. Les sujets posent souvent bras dessus bras dessous, détendus et pourtant graves, comme ce groupe d'employés noirs bien habillés et caressés par la lumière de la fenêtre.

Pendant les mouvements pour les droits civiques, la photographe tourne son appareil vers les New-Yorkais de toutes origines, Noirs américains, Latins ou Chinois, dans des images qui soulignent la dignité et le soin dans les tenues. Elle n'a pas la même indulgence pour les lieux du pouvoir blanc, comme le montrent ses images d'un serveur de café chic, à la mine patibulaire, ou d'un club pour hommes, où un membre enfoncé dans un gros fauteuil disparaît derrière son journal, comme écrasé sous un immense tableau.

Un certain classicisme pictural

Peut-être Evelyn Hofer est-elle passée sous les radars car elle travaillait principalement en commande pour des éditeurs, sans œuvre proprement « person-



« Policeman, 59th St., New York » (1964), d'Evelyn Hofer. EVELYN HOFER/GALERIE M. BOCHUM, ALLEMAGNE

A l'époque des mouvements pour les droits civiques, elle tourne son appareil vers les New-Yorkais de toutes origines

nelle » ? Ou peut-être parce qu'il y avait dans ses portraits posés et ses vues de New York un certain classicisme pictural (le fameux critique du *New York Times* cité plus haut est le même qui avait qualifié les photos couleurs pionnières de William Eggleston de « perfectly boring », « parfaitement

ennuyeuses...»). Pourtant, la photographe était tout aussi capable d'audaces formelles, utilisant les contours et les couleurs des bâtiments pour construire des abstractions géométriques. Elle aimait décoder l'inconscient de la ville, recadrant et superposant les lettres des enseignes et des publicités pour créer des tableaux pop fourmillant de mots et de dialogues au ton ironique. « *Enjoy life!* », proclame une immense pub de bière colorée juste au-dessus d'un élégant policier à l'air sérieux. ■

CLAIRE GUILLOT

New York, Evelyn Hofer. Centre d'art GwinZegal, 4, rue Auguste-Pavie, Guingamp (Côtes-d'Armor). Du mercredi au dimanche de 11 h 30 à 18 h 30. Gratuit. Jusqu'au 16 octobre.

Dans l'intimité professionnelle du compositeur Pierre Boulez

L'exposition « J'ai horreur du souvenir ! », à la BNF, à Paris, permet d'accéder au quotidien de cette figure de la musique contemporaine

MUSIQUE

Avec une douzaine de vitrines et une trentaine de documents accrochés aux murs, l'exposition consacrée à Pierre Boulez (1925-2016) par la Bibliothèque nationale de France (BNF), à Paris, paraît modeste. Elle est pourtant bien dans l'esprit de la galerie des Donateurs, l'espace qui l'accueille jusqu'au 28 août. Ses documents, inédits pour la plupart, proviennent en effet de plusieurs fonds déposés à la BNF, tels que ceux de la Compagnie Renaud-Barrault ou des mécènes Suzanne Tézenas et

Claudel – pour rendre hommage à Roger Désormière, son père spirituel dans le domaine de la direction d'orchestre. Et l'on sait bien – comme il le rappelle dans *Le Monde*, en 2000 – que cet infatigable va-t-en-guerre ne se souciait pas plus du passé que de sa propre inscription dans l'histoire. Le principe d'une exposition rétrospective serait donc contraire à la nature de celui auquel elle s'attache ? Pas dans la manière dont elle nous apparaît dès l'entrée dans la galerie des Donateurs.

Avant même que l'œil ne se porte sur tel ou tel document, l'oreille est attirée par une musi-

ses œuvres-phares, ou donne des conseils de direction à l'un de ses jeunes collègues, le compositeur Marc-André Dalbavie. Loin de remonter le temps (les images datent des années 1980), on se situe dans l'instant, dans l'activité du professionnel – ce que Boulez a toujours revendiqué.

Toujours en action

Eprouvée en revoyant des vidéos bien connues, cette sensation accompagne aussi la découverte des inédits. Des photographies qui témoignent d'une grande détermination (Boulez dirigeant son premier orchestre avec le même re-

l'Orestie d'Eschyle, *Structures pour deux pianos*, partitions annotées (Pelléas et Mélisande de Debussy), agendas (répétitions) et concerts se télescopant jusque tard dans une même journée) et lettres.

Là, il convient de s'arrêter et de lire. Ces pages de mouche qui filent sur le papier permettent d'accéder à l'intimité d'un homme toujours en action. Au-delà de collègues compositeurs (Messiaen, Dutilleul, Ligeti), de personnalités du monde culturel (Claude Pompidou, entre autres, au mo-

ment de l'inauguration du Centre Georges-Pompidou) et, surtout, de compagnons de route devenus célèbres. Deux noms se dégagent ainsi, Pierre Souvtchinsky et Jean-Louis Barrault. Dans une lettre qu'il adresse au premier, de Buenos Aires, Pierre Boulez montre qu'il ne néglige jamais aucun détail : ici, en vue de la création de l'association qui présidera aux concerts du Domaine musical (1954). De l'appellation du bureau (« comité d'organisation plutôt que propagande ») à l'identité de ses membres (« Millhaud ? Il a été évidemment très fidèle et très régulier aux concerts mais je ne vois pas

Berg, mis en scène par Barrault et dirigé par Boulez, lors de son entrée en 1963 au répertoire de l'Opéra de Paris), avec la volonté de faire « évoluer la plastique sur le familier et le fantastique » afin d'« échapper à tout expressionnisme ». D'autres écrits, anonymes et dactylographiés, sont tout autant instructifs. Comme ce compte rendu d'une réunion à l'Institut de recherche et coordination acoustique/musique (Ircam) qui rappelle à son fondateur que « le temps consacré aux répétitions ne devrait pas en principe être utilisé pour terminer une pièce ». Daté du 10 novembre 1981.

Sept bonnes raisons d'aller à GwinZegal cet été

L'été s'annonce chargé au centre d'art GwinZegal. Ateliers, visites contées, création d'un jeu de société sont au menu, à déguster gratuitement et en famille.

1 Parce que c'est inédit

C'est la première fois que le travail d'Evelyn Hofer est en France, à travers l'exposition « New York », proposée depuis le 17 juin, au centre d'art GwinZegal. À travers 55 clichés, en noir et blanc ou en couleurs, l'artiste, décédée en 2009, propose son New York intime, des années 1950 à 1970. Un New York pop, un New York militant dans cette époque du mouvement américain des droits civils, un New York vivant avec ses habitants et ses commerçants...

2 Parce que c'est insolite

L'artiste et conteuse Gáborina Phot propose son « New York stories », une visite autour des œuvres d'Evelyn Hofer « plutôt pour adultes et adolescents », précise Solange Reboul, co-directrice de GwinZegal. Un travail qu'elle mettra en lien avec le discours de Martin Luther King, le musique de Nina Simone ou de Jimi Hendrix, des paroles de chansons...

Samedi 30 juillet, 6 et 13 août, de 11 h 30 à 12 h 30.

3 Parce que c'est ludique

Chaque jeudi, de 14 h à 16 h, des ateliers seront proposés au centre d'art. Avec des artistes (*lire le point suivant*) ou avec Solange Reboul et Lou Le Jend, médiatrice. Chambre grand format et développement argentique, « comme Evelyn Hofer » (jeudi 28 juillet), atelier photographique autour de l'expérimentation et de la couleur (jeudi 4 août) ou encore le quadricasténope (jeudi 18 août) conçu l'an dernier « et qui va avoir une cure de jouvence » sont au tant de propositions.

4 Parce que c'est expérimental

Trois artistes participeront à autant d'ateliers avec le public pour créer des objets optiques. Magi Le Galvan (jeudi 21 juillet) et Damien Poulain (jeudi 11 août) proposeront une sorte de périscope « comme ceux



Élise Bertrand a créé le graphisme de la nouvelle plaquette à destination des enfants, en compagnie de Solange Reboul, co-directrices du centre d'art GwinZegal.

(Photo: Olivier Thevoz)

des sous-marins, mais avec un jeu de miroirs ». Raphaël Dallaporta (jeudi 25 août) créera une curieuse « machine à voir les yeux fermés ». Quand la lumière tourne, tous les rêves sont possibles...

5 Parce que c'est curieux

Le centre d'art sort de l'ancienne prison et passera la journée de samedi à Saint-Servais, à 20 minutes au sud-est de Guingamp, en compagnie de Nina Ferrer-Gleize. « Elle réalise tout un travail autour de la représentation du monde rural ». De 15 h à 17 h, un atelier va tourner autour des outils et pratiques anciennes et actuelles de l'agriculture, avant des mises en scène. À partir de 19 h, une veillée permettra d'échanger autour de ces

outils, « et de réaliser un inventaire collectif de tous ces objets ».

6 Parce que c'est créatif

Cet été, des adultes et des adolescents vont créer un jeu de société, « qui pourra être utilisé auprès des scolaires comme outil de médiation ».

Durant quatre jours, une équipe de dix participants maximum va concevoir un jeu de A à Z, en compagnie de l'artiste Marion Balse et d'un expert en jeu de société, Killian Franchet, de Geek factory. Ils auront le choix du sujet et du support. Une seule contrainte : que ça parle d'image.

Mardi 23, mercredi 24, samedi 27 et mercredi 31 août, de 9 h à 17 h.

7 Parce que c'est gratuit

Ateliers, visites, expositions, créations... L'accès à toutes les activités est libre et gratuit. La réservation reste toutefois fortement conseillée. Le centre d'art joue les prolongations samedi 20 août, jusqu'à 22 h, à l'occasion de la Saint-Loup.

Pauline LAUNAY.

Ouvert de 11 h 30 à 19 h 30, du mercredi au dimanche, rue Auguste-Pavie, dans l'ancienne prison. Accès gratuits. Fermé les jours fériés. Réservations : tél. 02 96 44 27 78 ou courriel : info@gwinzegal.com

En plus de l'exposition « New York », ouverte depuis le 17 juin, le centre d'art GwinZegal, à Guingamp, propose pendant tout l'été des activités pour petits et grands. Photo source GwinZegal



Que faire au centre d'art GwinZegal cet été ?

Tout au long de l'été, le centre d'art GwinZegal propose une multitude d'activités autour de l'image et de ses moyens d'expression.

Théodora Le Banner

● Exposition, ateliers, visites contées ou encore création de jeu de société : au centre d'art GwinZegal, à Guingamp, pas de quoi s'ennuyer cet été. Pendant toute la période estivale, le centre d'art situé dans l'ancienne prison propose une pluralité d'activités autour de l'image. Zoom sur quatre d'entre elles.

1 Visites contées de l'exposition « New York »

Installée depuis le 17 juin, l'exposition « New York » est à voir tout l'été sur le site du centre d'art, et ce

jusqu'au 16 octobre. Plongeant les visiteurs dans le New York des années 1960, la photographe Evelyn Hofer nous permet de percevoir la ville américaine à hauteur d'homme, à travers les habitants et leur quotidien. Pour découvrir ou approfondir l'expérience offerte par la photographe d'origine allemande, la conteuse Catherine Phet propose des visites contées. « New York stories », les samedis 30 juillet, 6 août et 13 août à 11 h 30. Quoi de mieux pour (re) plonger dans l'univers des années 1950 à 1970 entre mouvements socio-politiques, free jazz et pop-art ?

2 Des ateliers pour créer des « machines à voir »

Tous les jeudis, de 14 h à 16 h, le centre d'art propose des ateliers, sous le signe de la découverte et de l'expérimentation. Au programme : la fabrication de « machines à voir », c'est-à-dire des dispositifs optiques ou numériques, pour stimuler le regard. Ces constructions collectives seront ensuite exposées au public dans les centres de loisirs et au Centre d'art. Trois artistes sont associés aux propositions du Centre d'art. L'artiste-inventeur, Maël Le Golvan détourne des appareils photos pour percevoir différemment le réel. Le peintre, Damien Poulain, lui, crée des installations et des œuvres peintes en relation avec des territoires. Enfin, le photographe, Raphaël Dallaporta, lauréat du Prix Niéce Gens d'images en 2019, qui

propose de créer une machine... les yeux fermés.

3 Un atelier famille et une veillée à Saint-Servais

La journée du samedi 23 juillet, un atelier famille est organisé à Saint-Servais, de 15 h à 17 h, autour du travail de l'artiste Nina Ferrer Gleize qui s'intéresse au milieu agricole et à ses représentations. Son travail artistique se concentre sur le village de Saint-Servais où elle cherche à mettre en dialogue la vie rurale et agricole avec l'histoire des lieux, et les légendes et récits qui en découlent. Un atelier photographique sera proposé à partir notamment d'outils anciens et actuels de l'agriculture. Le soir, à partir de 19 h, une rencontre est organisée, toujours avec l'artiste Nina Ferrer Gleize, autour des outils agricoles, dans le but de

réaliser un inventaire collectif de ces objets.

4 L'image en jeu

Fin août, pendant quelques jours (le 23, 24, 27 et 31 août) 9 h à 17 h, un atelier pour adultes propose un projet ludique : c'est un jeu de société avec, en son cœur, l'image et les nombreuses questions qu'elle pose sur la représentation du réel. Avec l'artiste Ma Balac, et le professionnel du jeu de société, Killian Franchet, l'objectif est d'éveiller notre sensibilité et notre capacité sémantique des images.

Pratique

Le centre d'art GwinZegal, installé dans l'ancienne prison de Guingamp (1 Auguste-Pavie), est ouvert du mardi au dimanche de 14 h à 18 h 30. Les visites évoquées sont gratuites et sur réservation. Tél. 02 96 44 27 78 courriel : info@gwinzegal.com.

À GwinZegal, balade dans le New York d'antan

Suivez le guide ! Visite insolite, le samedi, à GwinZegal, de l'exposition « New York ». Catherine Peth, conteuse, plonge le public de l'autre côté de l'Atlantique, dans les années 1950-1970.

Le rendez-vous

1 2 3 4 5 Quatrième volet de notre série de cinq parutions « Suivez le guide ! ». Cette semaine, la visite documentée et contée de l'exposition « New York ».

« Il ne s'agit ni d'une approche esthétique, ni d'une approche critique de l'exposition », livre d'emblée Catherine Peth, samedi, à la trentaine de personnes présentes au centre d'art visuel GwinZegal. Des visiteurs venus suivre la balade documentée et contée autour de l'exposition « New York », de la photographe Evelyn Hofer. « On remonte le temps, dans les années 1950 à 1970, de l'autre côté de l'Atlantique, à New York, pour poser le décor de la ville où Evelyn Hofer a effectué ce reportage photographique », précise Catherine Peth. À une époque où « la rue devient un spectacle. »

De Charly Parker
à Jack Kerouac

Au fil de la balade, la conteuse invite le groupe à s'arrêter devant certaines photos. « New York, dans cette période, est transfigurée par les déconstructions et les reconstructions incessantes », explique-t-elle, devant un cliché noir et blanc, donnant à voir des travaux. Et de citer quelques extraits du journal de bord du journaliste Michel Polac, en visite dans cette ville en 1958. « Ce sont les hommes eux-mêmes qui menacent la ville, l'attaquent tous les jours, la détruisent, la bouleversent [...] Les New Yorkais ne laissent pas à leur ville le temps de vieillir. »

Le saxophone de Charly Parker se fait alors entendre. Avant que Catherine Peth évoque son dernier concert,



Samedi 30 juillet, une trentaine de personnes ont suivi la balade contée et documentée autour de l'exposition « New York », d'Evelyn Hofer.

(PHOTO : QUEST-FRANCE)

en 1955. Et enchaîne sur la naissance du mouvement free-jazz, qui s'inscrit dans le mouvement appelé Beat Generation ou la génération battue. « Celle-ci a ébranlé la société américaine dans ses certitudes », souligne-t-elle, citant alors quelques lignes de l'ouvrage de Jack Kerouac, *Sur la route*, considéré comme le manifeste de ce mouvement.

La lutte contre la ségrégation raciale

Un auteur dont le style inspire de nombreux écrivains ou musiciens. À

l'instar de Bob Dylan, « considéré comme marginal en 1961. Mais qui l'année suivante enregistre son premier album *Blowin' in the wind*, très engagé ». Plus loin, Catherine Peth s'arrête devant une autre photo où pose un couple d'Afro-américains.

L'occasion pour elle de plonger le public dans les années 1963, 1965 et 1968, capitales pour la lutte contre la ségrégation raciale. Et là aussi, elle cite le discours que Martin Luther King a fait à Memphis, le 3 avril 1968, la veille de son assassinat. Un pan de l'histoire qui illustre bien l'agitation

incessante qui règne à New York. Et d'évoquer alors d'autres grands noms : Nina Simone, Andy Warhol, Jimi Hendrix ou bien encore Patti Smith...

Fabienne MENGUY.

Les samedis 6 et 13 août, de 11 h 30 à 12 h 30, centre d'art GwinZegal ; visite documentée et contée gratuite, sur réservation au tél. 02 96 44 27 78.



Catherine Peth, conteuse professionnelle, invite à une immersion dans le New York des années 1950 à 1970.

(PHOTO : QUEST-FRANCE)



Des textes de Martin Luther King, de Charly Parker, de Jack Kerouac, Bob Dylan lus par Catherine Peth.

(PHOTO : QUEST-FRANCE)

À GwinZegal, voyage au centre de New York



Samedi 6 août, la conteuse Catherine Peth a plongé le public dans un voyage autour du New York d'Evelyn Hofer dont les photographies sont exposées au centre d'art GwinZegal, à Guingamp, jusqu'au 16 octobre.

Ce samedi 6 août, au centre d'art visuel de GwinZegal, la conteuse Catherine Peth a immergé les visiteurs de l'exposition dans les rues animées du New York des années 1950 à 1970.

Théodora Le Banner

« On traverse l'océan, on passe devant la statue de la Liberté, on remonte le fleuve Hudson... Sur la rive droite, le New Jersey, sur la rive gauche, Manhattan. » Pas de doute, nous voilà bien à New York. Le New York des années 1950 à 1970, avec ses révolutions artistiques et ses mouvements sociopolitiques.

Ce samedi 6 août, sur les coups de 11 h 30, la conteuse Catherine Peth a plongé une vingtaine de visiteurs dans un voyage à travers l'espace-temps, autour de l'exposition « New York » d'Evelyn Hofer.

Les rues de New York : un mouvement incessant

Mais comment entre-t-on dans le New York des années 1950 ? Par ses rues, tout d'abord. Là, devanture rouge d'un restaurant, les détails de panneaux publicitaires, « la rue devient un spectacle », lance Catherine Peth. Broadway by light, New York est

transfigurée par les lumières. Mais aussi par les reconstructions incessantes de la ville : au premier plan d'un cliché en couleur, les ruines d'un bâtiment détruit. La conteuse cite un extrait du journal de bord du journaliste français Michel Polac, en visite dans la ville en 1958 : « Les Américains ne laissent pas New York vivre, il faut qu'elle meure et qu'elle renaisse. »

De la Beat Generation à la nouvelle vague new-yorkaise

Tout au long de la visite, la conteuse traverse l'espace, d'une photographie à l'autre, d'une année à l'autre, jonglant entre l'histoire architecturale, artistique et politique d'une ville en effervescence.

« À présent, on remonte vers la 42 rue », signale-t-elle. Sur des photos en noir et blanc, des jeunes de la « Beat Generation ».

Celle d'une autre Amérique, l'Amérique rebelle, qui aime faire du stop et rejette les normes établies. Juste en face, seulement quelques mètres plus loin, nous voici à Times Square.

Le groupe s'arrête devant une photo du décor du film *Shadows* (1959), de John Cassavetes : un docu-fiction, où de jeunes Américains sont confrontés à la ségrégation raciale.

À rebours de la grande industrie hollywoodienne, le réalisateur s'engage dans le cinéma indépendant, « on parle de nouvelle vague new-yorkaise », commente la conteuse.

Lutte contre la ségrégation raciale et féminisme

« On traverse l'océan, on passe devant la statue de la Liberté, on remonte le fleuve Hudson... Sur la rive droite, le New Jersey, sur la rive gauche, Manhattan. »

Mais, les années 1960, ce sont aussi des luttes. La conteuse revient sur les discours de Martin Luther King puis sur les figures du féminisme américain : Betty Friedan (présidente de l'organisation nationale pour les femmes) et Gloria Steinem (autrice d'un article publié dans le *New York magazine* « après le black power, la libération des femmes »).

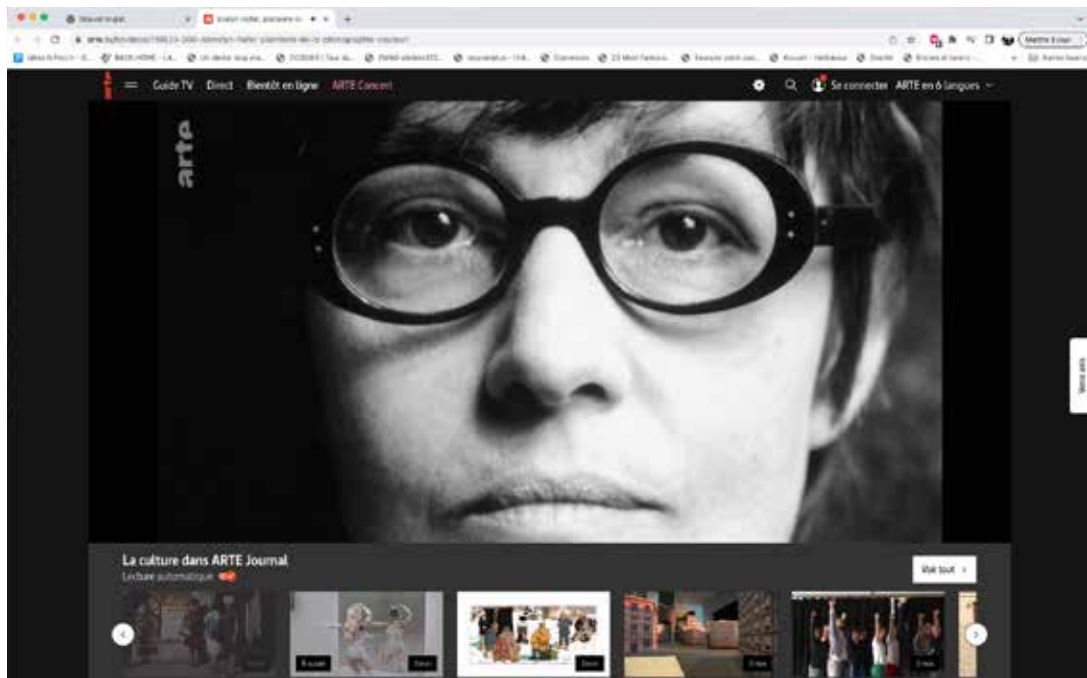
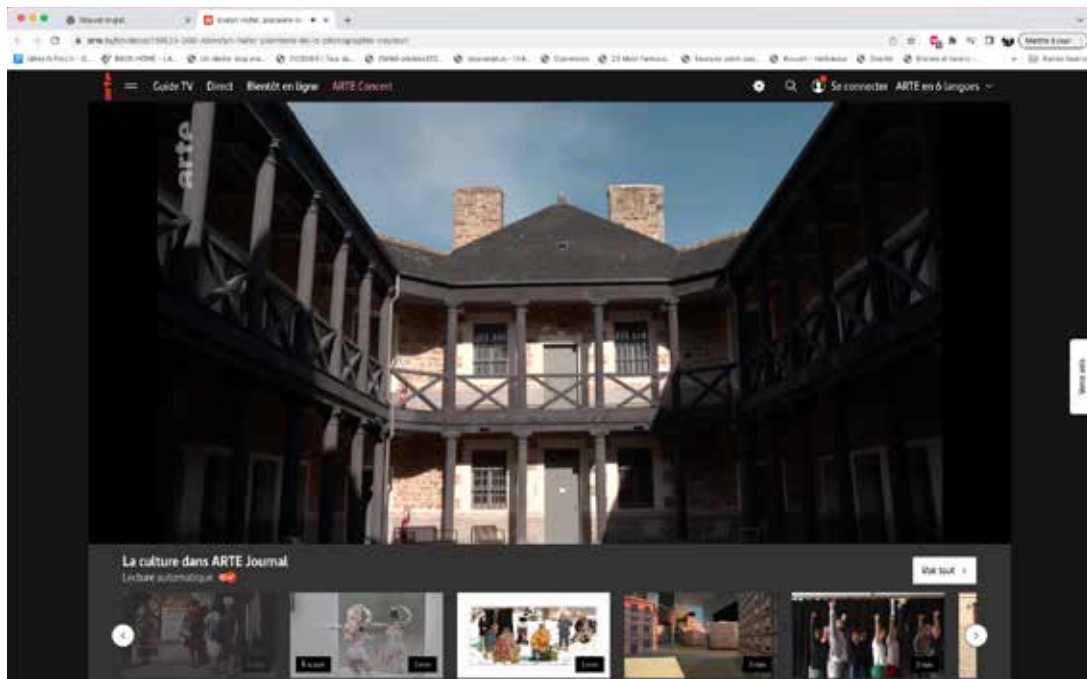
À l'image des happenings, ces performances des années 1960, la conteuse mêle les modes d'expressions, entre l'image, la voix et la musique.

Du saxophone de Charlie Parker au son rythmé du hip-hop, en passant par le concert de silence de John Cage [433], le voyage fait se rejoindre des univers différents et si proches à la fois, dans un New York qui ne cessera pas de nous surprendre.

Pratique

La prochaine et dernière visite contée aura lieu samedi 13 août, de 11 h 30 à 12 h 30, au centre d'art GwinZegal. Gratuit, sur réservation au tél. 02 96 44 27 78.

<https://www.arte.tv/fr/videos/110623-000-A/evelyn-hofer-pionniere-de-la-photographie-couleur/>



ARTE 17 AOÛT 2022

Pendant quatre jours, au centre d'art GwinZegal, une dizaine de participants ont créé un jeu de société avec pour matière l'image photographique. Le Télégramme/Théodora Le Banner



GUINGAMP

Ils créent un jeu de société en quatre jours !

Dans le cadre du projet « Entre les images » développé par le réseau Diagonal, une dizaine de participants ont créé un jeu de société au centre d'art GwinZegal à Guingamp.

Théodora Le Banner

Des maisons aux serrures improbables, des voitures qui se commandent par la pensée, ou encore les secrets d'un clan survivaliste... Ce mercredi 31 août, un petit groupe s'est réuni au centre d'art GwinZegal à Guingamp pour le dernier atelier d'une série de quatre dédiée à la création d'un jeu de société autour de l'image. Le projet s'inscrit dans le cadre du programme « Entre les images » déve-

loppé par le réseau Diagonal. À l'ordre du jour : jouer pour peaufiner les règles en compagnie de l'artiste Marion Balac et du gérant de Geek Factory, Kilian Franchet, expert en jeu de société.

Un jeu hilarant centré sur l'univers de la photographie

La partie vient de commencer : munis de cinq photographies piochées, les joueurs découvrent leur rôle et le thème du magazine pour lequel ils travaillent : « Test de la nouvelle voiture volante en exclu ! ». Neuf rôles de photographes sont possibles : photographe de mode, artiste, paparazzi, photo-reporter, photographe animalier, scientifique, immobilier, portraitiste ou encore influenceur. « Il faut choisir les photos qui correspondent à notre rôle, mais aussi au thème ! », indique Lou Le Jard, médiatrice culturelle au centre d'art. Seul l'intrus ne connaît pas le thème et doit se lancer à l'aveugle. Puis vient le moment de la justification des trois photos choisies :

arguments insolites et fous rires au rendez-vous.

« Jouer, c'est un travail ! »

Mais comment le jeu a-t-il été conçu ? « Quatre jours, c'est très court, c'était un sacré défi pour nous ! », s'exclame Lou Le Jard, avant de retracer les grandes étapes du projet. Le premier jour, Kilian Franchet a présenté une quinzaine de jeux au groupe afin de comprendre leurs différents mécanismes et leur permettre d'y jouer pour s'en imprégner. Puis les deux ateliers suivants ont été dédiés à l'image et à la création des photos du jeu. Un petit studio est à disposition des participants pour faire des photos variées, de publicité, de science, d'animaux... L'objectif étant de « naviguer dans les registres de la photo ». La médiatrice culturelle l'affirme, amusée : « On a passé beaucoup de temps à jouer, car jouer c'est un travail ! ». Fini, le jeu sera édité et disponible librement dans les ludothèques.

Plongée dans les fonds marins au centre GwinZegal

La nouvelle exposition proposée au centre d'art GwinZegal, met en lumière les fonds marins. Un travail réalisé par le photographe breton Nicolas Floc'h.



Molène 2019, "Initium Maris".

PHOTO : NICOLAS FLOC'H

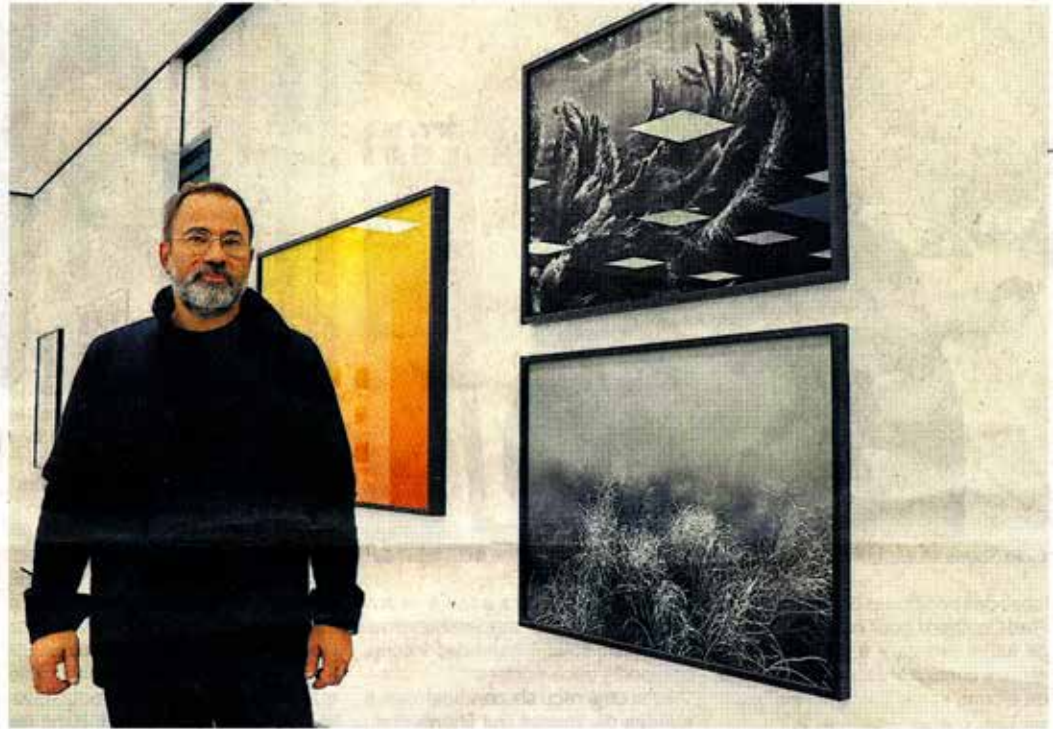
Elle s'appelle « Initium Maris, paysages immergés » et cette nouvelle exposition, présentée, à partir d'aujourd'hui, au centre d'art GwinZegal propose « un nouveau regard sur le paysage sous-marin, présentent Solange Reboul et Jérôme Sother, codirecteurs de la structure. On ne se rend pas compte qu'il y a toute cette végétation en Bretagne. »

De Saint-Nazaire à Saint-Malo

De nouveau regard, c'est le photographe breton Nicolas Floc'h qui l'expose à travers une centaine de clichés. « Je suis parti du constat qu'on a une bien meilleure connaissance des fonds tropicaux que de nos côtes, explique l'artiste. Il n'y a pas de visions de nos paysages à proximité. » Les eaux de Molène, Paimpol, du golfe du Morbihan, de l'archipel des Glénan... Au total, ce marin-pêcheur de formation a plongé, en apnée et en bouteille, dans 70 sites, de Saint-Nazaire à Saint-Malo pour représenter le monde sous-marin breton, entre la surface de l'eau et 70 m de profondeur.

Il a même équipé un robot d'ifremer pour saisir les abysses du canyon de Lampaul, jusqu'à - 1 700 m. Il en ressort « un paysage proche de l'espace », commente Jérôme Sother. « C'est un imaginaire spatial mais habité par plein de poissons, abonde Nicolas Floc'h, il y a plein de vie sur ces photos. »

Ici, pas de plongeurs, ni d'animaux, sauf à de rares exceptions près. Nicolas Floc'h choisit de mettre en valeur la richesse de la végétation sous-ma-



Nicolas Floc'h présente « Initium Maris, paysages immergés », au centre d'art GwinZegal, à compter d'aujourd'hui et jusqu'au 12 mars.

PHOTO : OUEST-FRANCE

rine. Notamment à travers de grands tirages, qui ne sont pour autant pas grande nature. « Des algues peuvent mesurer jusqu'à 6 m de haut », décrit-il.

En lumière naturelle, excepté pour le canyon de Lampaul, trop profond pour capter la luminosité du soleil. « C'est un paysage qui se transforme très vite : dans vingt ans, il ne sera pas pareil ; il y a vingt ans, il n'était pas pareil. » La faute à la pollution et au réchauffement climatique qui laissent des traces. « Le fond sous-marin est un indicateur de transformation globale. »

Seules deux photos sont en couleur et dénotent sur ses murs tapissés de bichromie : des photos des estuaires de la Vilaine et de la Loire, aux teintes ocrées avec les sédiments qui s'y jettent. La centaine d'autres s'illus-

trant en noir et blanc, un parti pris : « C'est une manière d'évacuer l'exotisme et de permettre l'imaginaire. » De suspendre le temps et de figer ces algues tantôt aux allures d'humain chevelu, tantôt d'un dragon qui prend la fuite.

Une visite dans le noir avec une lampe de poche

Pour appréhender différemment cette exposition qui « mêle art et science », l'équipe de médiation a concocté un programme insolite, gratuit mais sur réservations.

Des visites contées, poétiques et scientifiques sont proposées les samedis 10 décembre, 14 janvier, 4 février et 4 mars, de 14 h à 15 h, en compagnie de Catherine Phet. « Plutôt pour les adultes », précise Solange Reboul.

Des visites familiales, elles, s'adressent aux tout-petits comme aux plus grands. Les mercredis des vacances, puis tous les samedis, l'exposition se découvrira dans le noir avec une lampe torche. « C'est l'image que l'on connaît du monde sous-marin ! » et permettra de se plonger un peu plus dans les profondeurs de l'océan.

Pauline LAUNAY.

Jusqu'au 12 mars, au centre d'art GwinZegal, rue Auguste-Pavie. Du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30. Fermé les 24 et 31 décembre et les jours fériés. Entrée gratuite. Réservations et renseignements : tél. 02 96 44 27 78.

VIDEO. Exposition. Plongez dans les fonds marins bretons grâce aux photos de Nicolas Floc'h

Publié le 15/12/2022 à 04h30

Écrit par Valérie Chappé (avec Nathalie Basciguit)



L'exposition "Initium Maris - Paysages immergés" de Nicolas Floc'h, une plongée dans les fonds marins bretons. © Nicolas Floc'h

Guingamp
Côtes-d'Armor
Bretagne

Comme un cartographe le ferait pour la terre, le photographe rennais Nicolas Floc'h documente et représente le monde sous-marin breton. Son travail le long des côtes est exposé jusqu'au 12 mars 2023, au centre d'art GwinZegal de Guingamp, dans le cadre de l'exposition intitulée "Initium Maris, paysages immergés".

Tous les jours, recevez l'actualité de votre région par newsletter.

valider votre inscription

France Télévisions utilise votre adresse e-mail pour vous envoyer la newsletter de votre région. Vous pouvez vous désabonner à tout moment via le lien en bas de nos newsletters.
[Notre politique de confidentialité](#)

Des clichés en noir et blanc, pris au grand angle et en lumière naturelle... Voilà une représentation peu commune des fonds marins.

Loin des images sous-marines très colorées, Nicolas Floc'h a plongé son appareil dans les eaux bretonnes pour nous montrer ce qui se passe vraiment sous la surface des océans. Ses photographies sont actuellement exposées au centre d'art GwinZegal, à Guingamp.

"Comme sur une autre planète"

"On regarde bien souvent l'océan comme un aquarium où les images sont de la photo animalière, de la photo sportive ou de la photo d'expédition très anthropocentrée, c'est-à-dire que l'humain se met en scène dans cet environnement. Mais l'environnement lui-même, qu'en est-il ?" interroge l'artiste.

Ce qui s'étend sous le regard quand on passe la surface n'est étonnement pas montré

Nicolas Floc'h
Photographe plasticien

Une approche sûrement liée à son ancien métier. Nicolas Floc'h était en effet marin-pêcheur avant de partir en quête de clichés qui nous nourrissent différemment.

A quelques mètres de nous, mais loin de nos yeux, se révèle une Bretagne sous-marine dotée d'une végétation exubérante, comme tropicale. "On découvre des paysages qui pourraient être parfois sur une autre planète" confirme son auteur.

GUINGAMP

CENTRE D'ART GWINZEGAL. Une plongée en noir et blanc pour contempler les paysages sous-marins de Nicolas Floc'h

Découverte de la nouvelle exposition présentée au centre d'art GwinZegal, à Guingamp. Elle met en valeur les photos de paysages sous-marins de l'artiste Nicolas Floc'h. Une plongée en noir et blanc dans un univers envoi-

On ne descend pas à Vingt Mille Lieues sous les mers, mais on prend de bonnes respirations pour partir en plongée sous-marine, contempler les magnifiques photos de Nicolas Floc'h, exposées au centre d'art GwinZegal à Guingamp.

Une centaine de photos

Si l'artiste, ancien marin-pêcheur, spécialiste des paysages sous-marins, a photographié toutes les mers du monde, GwinZegal a sélectionné, pour cette exposition, des images prises au large des côtes bretonnes essentiellement, la terre natale du photographe rennais.

Parmi les clichés les plus proches de chez nous, on trouve notamment la zone Saint-Quay-Paimpol, avec le Petit Mez de Gôëlo entre autres, Lannion-éturiaux aussi, sans oublier Crozon, Molène, l'archipel des Glénan...

Plus de 100 photos sont exposées dans l'ancienne prison de Guingamp, toutes en noir et blanc, prises en lumière naturelle. Du noir et blanc qui « stimule un imaginaire. Il permet d'évacuer un certain exotisme et de nous placer dans un espace indéfini. On ne sait plus vraiment où on se trouve, est-ce qu'on est sur terre, sur une autre planète, dans une jungle inconnue... », s'interroge l'artiste.

Ses photos nous offrent une belle évasion dans des paysages sublimes, dont la plupart des terriens que nous sommes, ignorent les formes et les apparences.

Il ne s'agit pas de montrer des poissons, des plongeurs, ni des coraux ou poissons exotiques. Le photographe se concentre sur les paysages. On découvre des formes dans l'eau, des masses, on interprète certains mouvements aussi, presque des choré-



Nicolas Floc'h expose ses photos de paysages sous-marins au centre d'art GwinZegal à Guingamp. Laurent LE FUR

graphies aussi, selon l'inspiration de chacun.

70 plongées en Bretagne

Jérôme Sothier, co-directeur du centre d'art, souligne le « traitement du sujet par le photographe, qui renouvelle l'interprétation qu'on a des fonds sous-marins. Loin des images stéréotypées, c'est le fruit de 70 plongées en Bretagne. On ne se rend pas compte qu'on a cette immense végétation sous la mer et Nicolas nous montre ces paysages sous-marins d'une nouvelle manière. Il nous révèle des choses qu'on imagine, mais qu'on n'a ja-

mais vues ainsi ».

Certaines algues sont tellement énormes en réalité « qu'elles ne rentreraient même pas dans la salle d'expo, ce sont bien des forêts sous-marines dont on parle ».

La plupart des photos ont été prises jusqu'à 30 mètres de profondeur, certaines en apnée, d'autres en bouteille. Les fonds les plus profonds ont été photographiés avec un robot d'Ifremer qui est descendu jusqu'à 1500 mètres, au large de Brest.

« Cette exposition va toucher beaucoup de monde, et pas forcément des personnes qui font de la plongée. Je pense à tous les gens qui font des balades à pied sur l'estran,

qui ont déjà un rapport à ce monde émergé qu'ils peuvent imaginer immergé », souligne Solange Reboul, co-directrice de GwinZegal.

Présent à Guingamp pour l'installation de son exposition, l'artiste rappelait qu'on est « ici au début de la mer. Il n'y a pas eu de travail important fait sur les paysages sous-marins. Ils n'ont tout simplement pas été regardés en tant que tels. Il me paraît essentiel de regarder l'océan autrement que comme un aquarium, de le montrer tel qu'il est. En sachant que ces paysages se transforment très vite et que, dans 20 ans, ce ne seront plus les mêmes ».

Le photographe n'adresse pas un message, il travaille à « une perception, une compréhension du monde dans lequel on vit ». Comment la transformation de ces paysages « va nous donner une idée du réchauffement climatique, comment les pollutions agissent sur l'environnement ».

Deux photos en couleur seulement tranchent dans cette exposition en noir et blanc. Pour montrer une autre facette de l'approche de Nicolas Floc'h qui mène un travail plus large sur la couleur de l'eau dans différents cours d'eau et mers du globe. Des couleurs qui varient en fonction de la profondeur et de l'éloignement des rivages. Un

travail passionnant, une rigueur et une minutie incroyable. Une vraie passion, qui pousse à la contemplation.

● Laurent LE FUR

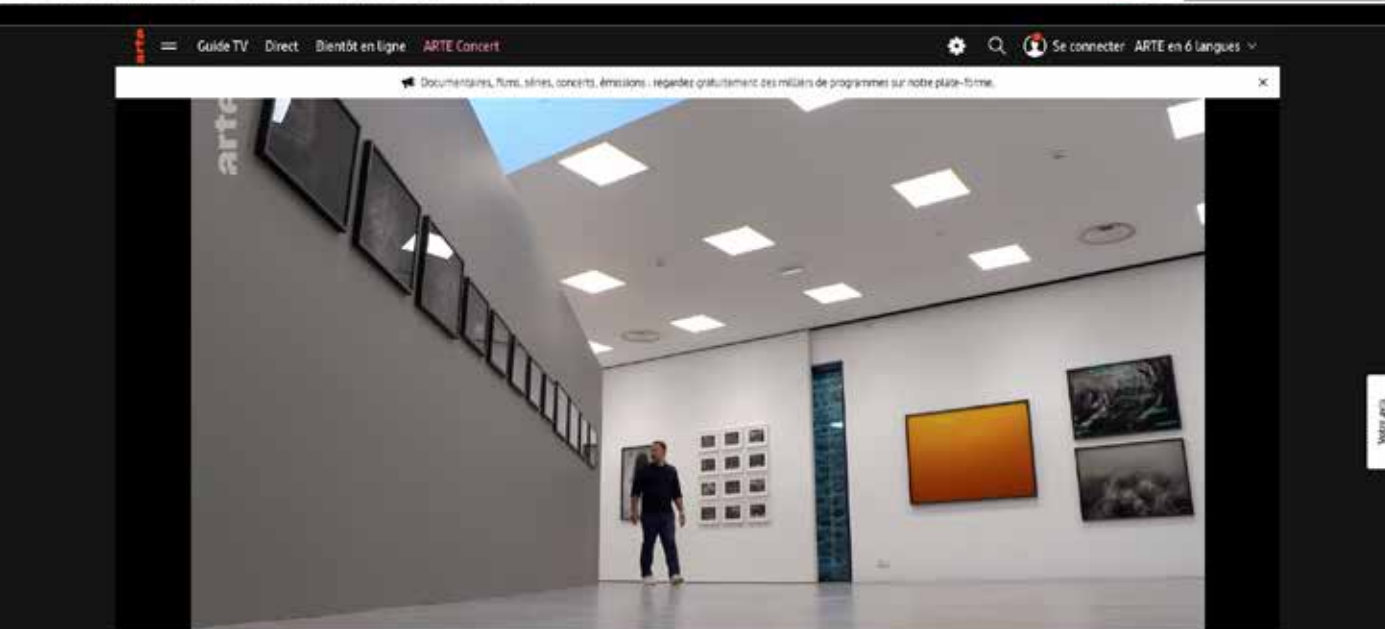
■ Exposition présentée jusqu'au 12 mars 2023 au Centre d'art GwinZegal, 4, rue Auguste Pavie à Guingamp. Ouvert du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30. Entrée libre. Fermé les jours fériés. En dehors de ces horaires, des visites gratuites sont organisées pour les groupes en contactant au préalable le centre d'art GwinZegal. Tél. 02 96 44 27 78/mail : info@gwinzegal.com



La culture dans ARTE Journal

Lecture automatique

Voir tout >



La culture dans ARTE Journal

Lecture automatique

Voir tout >

